



Huis Doorn en september 1933, photo O. Tellgmann, collection Stichting Huis Doorn.

LE CONTE DU BRAVE BÛCHERON : «HUIS DOORN», RETRAITE DE L'EMPEREUR GUILLAUME II

Sur l'un des nombreux bureaux que compte *Huis Doorn* (près d'Utrecht) se trouve un livre monumental consacré à Michiel de Ruyter. Dans une autre pièce, un portrait du héros de la marine néerlandaise au sommet de sa gloire; dans une autre encore, une toile représentant une scène spectaculaire de la troisième guerre navale anglo-néerlandaise (1672-1673), au cours de laquelle De Ruyter, en habile stratège et fin connaisseur des pièges des hauts-fonds des côtes hollandaises et zélandaises, réussit à empêcher l'accostage de navires anglais et français. Mais pourquoi cette présence prononcée de Michiel de Ruyter à *Huis Doorn*? Devons-nous y voir un témoignage de reconnaissance légèrement voilé de l'empereur déchu Guillaume II au peuple néerlandais pour l'hospitalité offerte?

Ce n'est pas très vraisemblable. Il faut chercher à *Huis Doorn* d'autres marques d'intérêt pour l'histoire de la part de son hôte involontaire. Dans l'une des nombreuses bibliothèques regorgeant de biographies, d'histoires militaires, de correspondances (celle de Churchill, entre autres) et d'une infinie quantité de livres sur l'Empire allemand et donc évidemment sur Guillaume II lui-même, j'ai trouvé, après une inspection rapide, en tout et pour tout un ouvrage sur la culture néerlandaise, à savoir un recueil de textes de l'écrivain du XVIII^e siècle Vondel, en allemand, une exception peut-être liée au fait que Vondel était né à Cologne.

L'amour de Guillaume pour les Pays-Bas ne peut pas avoir été excessivement développé. Par ailleurs, la famille royale des Pays-Bas veilla aussi à garder quelque peu ses distances vis-à-vis de lui, l'empereur banni. Jamais la reine Wilhelmina (1898-1948) ne se rendit à *Huis Doorn*. Elle estimait que Guillaume s'était comporté en lâche durant la Première Guerre mondiale: un empereur se devait de combattre jusqu'au bout et, au besoin, de succomber les armes à la main. Même quand, lors d'une célébration, elle ne put échapper à l'obligation de l'honorer d'un présent - une lampe montée sur un robuste pied en faïence de Delft -, elle fit remettre l'objet sans franchir le seuil du manoir ne serait-ce que d'un pied, bien qu'il fût situé à moins d'une heure de route de sa résidence d'été *Het Loo*. Cela n'empêcha d'ailleurs pas le pâle époux de Wilhelmina, le prince Hendrik, de se laisser utiliser comme garçon de courses



Guillaume dans le parc de *Huis Doorn*,
septembre 1933, photo O. Tellgmann,
collection *Stichting Huis Doorn*.

par l'ex-empereur, et pas davantage le fringant prince Bernhard de le fréquenter régulièrement après ses fiançailles (en septembre 1936) avec la future reine Juliana.

Reste à savoir d'où venait l'admiration manifeste de l'empereur honoraire pour Michiel de Ruyter. Nous ne le saurons certainement jamais, mais la réponse peut sans doute être recherchée dans le rôle historique que Guillaume a joué dans l'histoire militaire européenne. Durant pour ainsi dire tout le XIX^e siècle encore prévalait l'idée que les succès militaires, abstraction faite de l'intelligence stratégique de l'état-major, dépendaient de l'effectif des armées combattantes. Les modernisations technologiques ne jouaient à peu près aucun rôle. Une armée axée sur la dissuasion, donc sur le renforcement des qualités défensives, restait encore après la guerre franco-prussienne de 1870-1871, selon Helmuth von Moltke, chef d'état-major de l'armée prussienne, la meilleure garantie d'un État allemand fort au cœur de l'Europe.

Cela ne changea qu'en 1897, quand Guillaume et son amiral Alfred von Tirpitz décidèrent de moderniser leur flotte dans une tentative de mettre un terme à l'hégémonie maritime britannique. Une armée forte, selon la conception nouvelle, c'était affaire de qualité, pas de quantité, de technique, pas d'effectifs. Dans son sillage suivirent toutes les grandes puissances, ce qui déclencha la première course effrénée aux armements, industrielle et scientifique, aux conséquences imprévisibles. En 1915, la gigantesque armée russe s'avéra ne pas faire le poids sur le front de l'Est devant l'armée allemande, beaucoup plus réduite, mais moderne et disciplinée.

Michiel de Ruyter doit avoir été pour Guillaume, je le suppose, un modèle admiré parce qu'il s'attaqua avec succès aux Anglais, qu'il méprisait pour leurs conceptions politiques libérales et démocratiques, et leurs idéaux pédagogiques déliquescents et peu spartiates, à l'avenant. Peut-être espérait-il aussi que l'image de l'amiral De Ruyter qui ne reculait devant

rien, pourrait chasser de sa mémoire cette autre image, qui lui faisait honte, de mutinerie de marins. Pour Guillaume, incarnation s'il en est du leader prussien autoritaire, l'insubordination à grande échelle doit avoir été le cauchemar par excellence. Et il y fut confronté à la fin de 1918. En l'espace de quelques semaines, il devint un empereur sans armée.

UN MANOIR RELATIVEMENT MODESTE

Le 25 octobre 1918, les marins et les ouvriers des ports de guerre de Kiel et Wilhelmshaven s'étaient insurgés contre le commandement de la marine qui, bravant la volonté du gouvernement, avait donné l'ordre d'envoyer la *Hochseeflotte* (la flotte de haute mer) livrer bataille aux Anglais. Cette insurrection préluda à la fin du régime impérial allemand. À l'origine, après l'arrestation de milliers de matelots, la rébellion sembla étouffée dans l'œuf, mais quand, début novembre, elle s'étendit avec une rapidité fulgurante à d'autres grandes villes, y compris à Berlin, la situation cessa d'être contrôlable: le 9 novembre, on annonçait l'abdication de l'empereur. D'une fenêtre du *Reichstag*, le social-démocrate Philipp Scheidemann proclama la république; quelques heures plus tard, le communiste Karl Liebknecht renchérit: ce serait l'instant tant attendu de la naissance de la République socialiste d'Allemagne. Deux jours plus tard, l'armistice était conclu, mettant provisoirement un terme à quatre années de guerre.

Guillaume se trouvait encore à ce moment au quartier général impérial à Spa, dans les Ardennes belges. Au sujet de sa fuite vers les Pays-Bas neutres et du degré d'implication du gouvernement néerlandais, le doute subsiste; ce qui est certain, c'est que Guillaume n'avait, à l'origine, aucune envie de s'enfuir et qu'il semble s'être demandé avec anxiété si les bolcheviques n'allaient pas bientôt prendre également le pouvoir aux Pays-Bas. Il doit avoir été informé du sort de son adversaire russe, le tsar Nicolas II, qui dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 fut massacré avec toute sa famille, sans forme de procès, par Lénine et ses commissaires du peuple - le sinistre début des millions de meurtres qui allaient s'accomplir dans la République soviétique au cours des décennies suivantes.

Il est également certain que le 10 novembre, par crainte des soldats rebelles, Guillaume partit pour la ville frontalière néerlandaise de Eysden, d'abord par le train impérial, puis à partir de Liège en auto, et qu'il continua le voyage le lendemain, à nouveau par le train. À la demande expresse du gouvernement néerlandais, il fut accueilli avec les égards au *Kasteel Amerongen* par le comte Bentinck van Zuylenstein. Le 28 novembre, il abdiqua officiellement. C'est seulement en mai 1920 qu'il déménagea définitivement pour *Huis Doorn*, un manoir relativement modeste, entouré d'un parc et de bois, acquis et grandement rénové sur ses deniers.

Près de trois quarts de siècle plus tard, *Huis Doorn* est toujours exactement tel que le vieil ex-empereur l'a laissé à sa mort en 1941. L'intérieur présente une jolie image de la vie de cour du XIX^e siècle et des goûts de Guillaume. Tout semble indiquer ici que les changements pourtant radicaux intervenus dans les rapports politiques n'ont provoqué aucune rupture dans son style de vie et le respect de l'étiquette impériale, à plus forte raison qu'ils n'ont pas suscité chez lui la moindre réflexion psycho- ou géopolitique. À Doorn, Guillaume se prend encore pour le *Kaiser*, le faste de la vie de cour est maintenu, en miniature. Cinq trains comptant cinquante-neuf wagons remplis de l'attirail impérial provenant de ses palais colossaux de Berlin et de Potsdam donnent à sa résidence quelque chose de la grandeur passée. Mais on a dû surestimer la taille de *Huis Doorn*: une énorme partie des meubles, lustres, tableaux, services, bijoux et objets usuels ne sera jamais déballée.



La remise à bois de Guillaume, 1933, photo J. Gutschmidt, collection *Stichting Huis Doorn*.

Cependant, le visiteur peut encore s'émerveiller de nos jours des différentes pièces meublées à l'excès. La salle à manger, surtout, fait impression: la grande table est dressée avec un service de porcelaine à motifs rococo aux multiples pièces, un service de verres de Silésie, des chandeliers à plusieurs branches et des décors de table en argent, certains raffinés, d'autres pompeux, comme si le festin pouvait débiter à tout moment. En réalité, Guillaume doit s'être assis là à peu près toujours seul avec son épouse, le maréchal de la cour, le majordome et deux aides de camp.

Comme dans toutes les pièces, les murs de la salle à manger sont abondamment pourvus de portraits, le plus souvent de l'ex-Kaiser lui-même, des ancêtres, de la famille et des amis, généralement en grand apparat. Guillaume était encore toujours un maniaque du faste, et si quelque chose lui a manqué à Doorn, il s'agit sans doute de ses apparitions publiques. Il ne lui est probablement jamais venu à l'esprit de faire, contrit, don de ses uniformes des temps meilleurs à un musée historique ou à la troupe de théâtre amateur locale. Quarante uniformes de parade au moins, avec distinctions, casques à plumet et sabres ont été déménagés à Doorn. Il n'est pas exclu que, par des soirées solitaires, envahi par la mélancolie, il ne lui soit arrivé de les revêtir de temps en temps, devant l'un des énormes miroirs au cadre doré. Et ce faisant il aura, comme sur les portraits en pied, quelque peu camouflé son bras gauche infirme - atrophié et paralysé, séquelle d'un accouchement par le siège, une source perpétuelle de frustration. Cache tes faiblesses, surtout à toi-même, même si aucun ennemi n'est aux aguets.

MANIAQUEMENT CRAMPONNÉ AU STATUT DE STAR

Guillaume aimait Wagner, du moins les effets envoûtants, étourdissants et mythiques de ses opéras, mais il était plus entiché encore des grandes mises en scène théâtrales dans lesquelles il jouait lui-même le premier rôle incontesté. Il doit avoir été l'un des premiers souverains à

considérer que le principe de méritocratie, gagnant partout du terrain dans le monde civilisé, menaçait gravement leur position basée purement sur l'origine. Cette menace semblait ne pouvoir être écartée que par la mise en œuvre de tous les moyens compensateurs pouvant procurer à leur domination autocratique un semblant de légitimité.

Par conséquent, les rencontres «personnelles» avec des monarques amis avaient toujours un cadre théâtral, il fallait paraître, de préférence devant un public dense. Évidemment, Guillaume était fanatique de parades militaires et de toute autre démonstration mégalomane faisant appel aux sentiments nationalistes. En outre, il prononçait d'innombrables allocutions, souvent improvisées, devant des foules mobilisées, sans aucune nécessité constitutionnelle. Antidémocratique jusqu'à la moelle, il aspirait d'autant plus à la reconnaissance directe, mieux, à la glorification par le peuple. Il utilisait la presse, avant tout les services photographiques, et le cinéma, nouvellement apparu, afin de multiplier jusque dans les coins les plus reculés du pays ses fastueuses apparitions. Et inversement, les médias l'utilisaient comme matière des «jeux» auxquels le peuple a droit, à côté du «pain», en des temps non démocratiques - Guillaume jouit du douteux honneur d'être à la fois la première et la dernière star médiatique parmi les souverains allemands.

Tout, à *Huis Doorn*, indique que Guillaume n'a pas été psychologiquement en état de renoncer à ce statut de star. Le souvenir le plus grotesque de son passé glorieux est bien la selle réglable en hauteur qu'il utilisait comme tabouret dans son bureau, parfois aussi à table et dans le fumoir - comme s'il conduisait encore, majestueux, ses troupes en campagne à cheval.

D'ailleurs, la «conversation d'hommes» dans le fumoir, où il se retirait après dîner avec les membres masculins de la cour et d'éventuels invités, avait un caractère assez unilatéral: Guillaume parlait de ses lectures du jour, de préférence encore de ses dernières méditations archéologiques, théologiques, politiques ou autobiographiques, les auditeurs étant censés écouter et s'abstenir de tout commentaire. Il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas toujours su observer cette discrétion après le décès de Guillaume, de telle sorte qu'il est maintenant de notoriété

publique que l'ancien *Kaiser*, même à un âge fort avancé, persistait dans l'idée fixe que tous les problèmes rencontrés au cours de sa vie n'étaient pas imputables, entre autres, au bolchevisme mais bien à l'alliance libérale, franco-anglo-judaïque et plus précisément maçonnique.

UN BÛCHERON SYMPATHISANT NAZI

Des témoignages de personnes ayant rencontré Guillaume à Doorn surgit d'ordinaire l'image d'un vieux bonhomme certes un peu vaniteux et bizarre mais cependant aimable aussi, qui occupait ses moments perdus à des hobbies tels que la lecture, les recherches généalogiques et le bûcheronnage. Une visite au domaine de *Huis Doorn*, à apparence distinguée, façon impératrice Sissi, pourrait facilement renforcer cette image romantique. Et qui sait, peut-être Guillaume possédait-il effectivement ce côté humain.

Mais ce brave bûcheron était aussi un nationaliste déclaré, raciste et antisémite, et on peut difficilement nier que ces traits de caractère ont exercé davantage d'influence sur l'histoire mondiale que ses qualités d'exploitant forestier de circonstance. Selon son biographe John C.G. Röhl, contrairement à ce que l'on croit souvent, Guillaume était bel et bien responsable d'à peu près toutes les décisions importantes concernant la conduite de la guerre par l'Allemagne. C'est pourquoi on peut encore s'étonner que les Pays-Bas lui aient accordé l'asile après la guerre, au lieu d'accéder à la demande d'extradition de l'Entente, qui l'inculpa de violation de la neutralité belge, déportations en masse, dévastations systématiques de régions et de guerre sous-marine à outrance.

De plus, il ne faut pas oublier que Guillaume fut un partisan enthousiaste des théories racistes de l'auteur anglo-allemand Houston Stewart Chamberlain, dont les nazis eux aussi surent s'inspirer. Les Juifs seraient responsables de la décadence culturelle de l'Occident, seule une opération d'épuration aryenne à grande échelle pourrait y mettre un terme. La défaite infamante et la fuite forcée de 1918 attisèrent encore l'animosité antisémite, pourtant déjà forte, de Guillaume.

En 1919, il qualifia les Juifs de «champignons vénéneux du chêne allemand», qui devraient être extirpés et éloignés du sol allemand. En 1927, il fit s'enquérir auprès de Fritz Haber, inventeur tant du gaz moutarde que de l'insecticide *Zyklon-B*, de la possibilité de gazer des villes entières. Car, estimait-il avec le regard tourné vers l'avenir, l'humanité devrait se débarrasser de «la peste» causée par «la presse, les Juifs et les moustiques», et «je pense que le gaz serait pour cela le moyen le plus adéquat». La complaisance affichée par cet aimable vieux bonhomme, dans les années 1930 encore, pour les nazis, dans l'espoir - naturellement vain - de pouvoir un jour rentrer en Allemagne en monarque, dénotait peut-être un déphasage politique extrême par rapport à la réalité mais n'était sûrement pas un cas de pur opportunisme.

Cyrille Offermans

Essayiste et critique littéraire.

Adresse : Tersteeglaan 12, NL-6133 WT Sittard.

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

www.huisdoorn.nl